



HAL
open science

“ Le choix du manuscrit BnF fr. 761 comme manuscrit de base pour une édition d’Artus de Bretagne : éléments de réflexion sur l’existence d’une version V. I et sur le nom de l’épée d’Artus ”

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. “ Le choix du manuscrit BnF fr. 761 comme manuscrit de base pour une édition d’Artus de Bretagne : éléments de réflexion sur l’existence d’une version V. I et sur le nom de l’épée d’Artus ”. C. Ferlampin-Acher. Artus de Bretagne : du manuscrit à l’imprimé (XIVe-XIXe siècles), Presses universitaires de Rennes, p. 119-134, 2015. hal-01845105

HAL Id: hal-01845105

<https://hal.science/hal-01845105>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Le choix du manuscrit BnF fr. 761 comme manuscrit de base pour une édition
d'Artus de Bretagne :**
**éléments de réflexion sur l'existence d'une version V. I et sur le nom de l'épée
d'Artus**
Christine Ferlampin-Acher

L'édition d'*Artus de Bretagne* est un projet que je caresse depuis que j'ai commencé à travailler sur le manuscrit BnF fr. 761 de ce texte pour ma thèse et surtout depuis que Nicole Cazauran m'a associée à sa publication du fac-similé de l'édition de 1584¹. Le choix du manuscrit de base pour une telle édition est *a priori* simple : le manuscrit BnF fr. 761, parmi les trois témoins les plus anciens, est le seul à ne pas être endommagé ; il donne un texte présentant peu de fautes et sans grandes variantes par rapport aux autres témoins du XIV^e siècle. Classer les manuscrits d'*Artus* s'est en revanche révélé une tâche problématique, à cause de leur nombre (14), de la longueur du texte et des difficultés posées par les témoins du XV^e siècle qui ont tendance à réécrire. Je parlerai peu ici des éditions, mais j'ai travaillé sur l'incunable de 1493 et sur l'édition de 1584². Cependant un critère simple pour amorcer ce classement est la fin du récit. *Artus* a en effet une particularité qui le distingue des autres romans de chevalerie en prose composés aux XIV^e et XV^e siècles: sa fin est extrêmement mouvante, ce qui n'est le cas ni dans *Perceforest*, ni dans *Isaïe le Triste*, ou *Ponthus* : les 28 témoins de *Ponthus* ont, malgré des variantes de détails, une même fin³ alors que pour *Artus* nous avons quatorze témoins et six conclusions différentes. La fin des manuscrits d'*Artus* est donc un élément important pour la classification des versions, comme l'a déjà bien montré Sarah Spilbury⁴. Par ailleurs le nom de l'épée du héros varie : nommée le plus généralement Clarence, elle s'appelle aussi parfois Trenchefer : cette faute, parmi d'autres, peut permettre de classer les manuscrits. Comme le note M.-Cl. de Crécy au sujet de son édition de *Ponthus*, « un grant nombre de regroupements secondaires ne permet guère d'établir un stemma satisfaisant, mais invite plutôt à se poser des questions sur les procédés de transmissions et les

¹ N. CAZAURAN et C. FERLAMPIN-ACHER, *Artus de Bretagne. Fac-similé 1584*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1996. La thèse a été publiée sous le titre *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose (XII^e-XIV^e siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2002.

² Cette édition est à paraître, Paris, Champion. Les références des citations renvoient à cette édition.

³ Je renvoie à la très riche introduction de l'édition fournie par M.-CL. DE CRECY, Genève, Droz, 1997.

⁴ S. V. Spilbury, « *Artus de Bretagne* : structure and unity », *Romania*, n° 97, 1976, p. 63-76 ; voir aussi mon article : « *Artus de Bretagne*: une histoire sans fin », *Cloue le récit: recherche sur les dénouements romanesques*, PRIS-MA, n° 15, Poitiers, 1999, p. 53-68.

contaminations possibles »⁵ : il en va de même pour *Artus*. A partir d'un premier classement fondé sur les fins, au niveau de la macroscritures et de l'étude d'une erreur, sur le nom de l'épée, il sera ici possible de proposer une hypothèse concernant l'existence d'une version V. I, inachevée, qui n'a pas été conservée isolée. Cette hypothèse amènera à confirmer A comme manuscrit de base, tout en le réévaluant.

I. Quelle fin pour *Artus* ?

Les manuscrits conservés sont les suivants :

- Manuscrits du XIV^e siècle :

A BnF fr 761

C Carpentras Bibliothèque Inguimbertaine 403

T Turin Biblioteca Nazionale Universitaria L.III.31⁶

- Manuscrits des XV^e et XVI^e siècles :

Ar Arsenal 2992

B Bruxelles Bibliothèque royale 9088

Ny Public Library Spencer ms 34

L Londres British Library Add. 10295

Vo Rome Bibliothèque Vaticane Ottoboni Lat. 2241

Vr Rome Bibliothèque Vaticane Reg. Lat. 738

P1 BnF fr. 1431 (fin XV^e ou début XVI^e)

P2 BnF fr. 1432

P3 BnF fr. 12549

P4 BnF fr. 19163

P5 BnF nouv. acq. fr. 20000⁷.

Un premier classement des manuscrits peut se faire à partir des fins. Sarah Spilsbury⁸ avait bien noté l'importance de ces conclusions divergentes et elle avait distingué deux

⁵ Ed. cit., p. XXXIX.

⁶ Ce manuscrit, qui a brûlé lors de l'incendie de la bibliothèque en 1903, même s'il est très endommagé, peut fournir quelques informations, d'autant plus précieuses qu'il appartient à la famille la moins représentée et la plus ancienne. Je remercie le professeur Alessandro Vitale Brovarone et Piero Andrea Martina de m'avoir fourni des photographies et des informations sur ce codex, qui présentait de belles grisailles et, pour autant qu'on puisse en juger étant donné qu'il est en très mauvais état, un texte de qualité.

⁷ Je n'utilise pas les mêmes sigles que S. Spilsbury : j'ai en effet choisi pour mon édition des sigles qui rappellent facilement le lieu de conservation des témoins. Par ailleurs *P5* et *T* n'étaient pas connus de S. Spilsbury, *P5* étant entré dans les collections de la Bibliothèque nationale de Paris en 1979 lors de l'achat de l'ancienne collection Paul Durrieu et Maurice de Charnace, *T* étant noté dans la bibliographie de B. Woledge comme ayant brûlé lors de l'incendie de la Biblioteca Nazionale Universitaria.

versions, une version courte et une version longue, cette dernière présentant une continuation qu'elle datait du XV^e siècle (la seconde partie de *P3*, à partir du f^o 111, ainsi que *P4* et *P5*, que S. Spilsbury ne connaissait pas). Mon objet est ici de préciser le classement à l'intérieur de la version dite « courte », représentée par les manuscrits *A, C, T, B, L, Ny, P1, P2, P3, Vo, Vr, Ar*. En ce qui concerne *P3*, il est constitué de deux morceaux disjoints, de la même main, *P3¹* et *P3²*, *P3²* donnant la continuation longue ; c'est donc *P3¹* (jusqu'au f^o 110v^o) qui sera considéré ici. Ces douze manuscrits présentent cinq fins différentes. Décrivons ces fins.

B et *P3¹* se terminent à peu près au même endroit, au moment du retour d'Artus auprès de son père et de sa mère, en Bretagne, mais avant son mariage (ce qui correspond aux f^o 122a de *A* pour *B* et au f^o 123v^oa pour *P3¹*). Ces deux fins sont abruptes. *B* se clôt sur « Et Artus se chevaucha tant qu'il vint a Saumur et vint a Saint Flourent ». Un explicit suit. La conclusion est donc volontaire et la fin ne résulte pas d'une mutilation du manuscrit. *P3¹* quant à lui se termine en plein milieu d'une phrase, à la fin d'un folio, un tout petit peu plus loin que *B*. Il raconte en plus les retrouvailles entre Artus et ses parents en Bretagne, avant d'enchaîner sur Florence, sa future épouse, qui est assiégée par l'empereur d'Inde qui veut l'épouser de force : « si en fu a trop grant meschief de cuer et ploroit de jour en jour pour ce qu'ele ne pooit envoyer querre secours de nule part », ce qui correspond au f^o 123v^oa de *A*. Ces deux témoins se terminent à peu près au même endroit, avant la guerre contre l'empereur d'Inde et bien avant le mariage des deux protagonistes. Le texte de *P3¹* s'interrompt brutalement et continue sur *P3²* qui enchaîne au milieu d'une phrase sur « sommes sains et haitiez » pour donner la continuation longue, dans une forme assez proche, si ce n'est vers la fin, de celle de *P4*. Le début de *P3²* correspond au f^o 62 de *P4* : *P4* contient donc la fin que l'on a dans *A* et *C*, puis au f^o 5v^o enchaîne sur la continuation longue. *P3* est constitué de deux morceaux mutilés, sans qu'on note de changement de main : il lui manque le début et la fin de la continuation, il y a une lacune interne à l'intérieur de celle-ci. La jonction se fait au milieu d'une phrase, sans blanc, en fin de folio, ce qui laisse supposer des folios perdus.

Les textes de *P3¹* et *B*, même s'ils se terminent à peu près au même endroit, présentent peu de points communs au niveau des fautes et des leçons communes. Même si tous deux sont copiés sur deux colonnes, leur présentation diffère (par exemple *B* a des miniatures, ce qui n'est pas le cas de *P3*). Ils ne sont pas proches parents.

P2 poursuit plus loin, jusqu'au mariage d'Artus avec Florence, et sa fin est relativement conclusive: elle se situe au f^o 142 de *A*. Le mariage d'Artus et Florence a lieu :

⁸ Voir *A Critical and Literary Study of Artus de Bretagne*, Ph.D., University of Aberdeen, 1972 et « On the date and authorship of Artus de Bretagne », art. cit.

« Si jeut Artus la nuyt avec Flourence et engendra ung beau filz qui Alixandre pour le roy qui fut puis empereur d'Inde la Majour et de Coustantinoble ». Même si cette phrase présente un problème syntaxique (l'on attend « qui Alexandre ot non pour le roy, qui [...] »), on a l'impression qu'elle termine le récit, d'autant qu'elle est suivie d'un blanc sur le folio. Artus et Florence sont mariés, ils ont un fils, la succession est assurée. Le destin du fils semble redoubler celui du père : il est nommé Alexandre en souvenir d'un autre Alexandre (le texte n'est pas explicite, ce peut être Alexandre le Conquérant ou le roi Alexandre de Mallogres, de Majorque, dont il a été question dans le récit), tout comme Artus doit son nom au roi de Grande-Bretagne (« I enfant [...] qu'il firent apeler en la ramembrance de la haute renommee du bon roy Artu » §3). Le fils doit son nom à un héros du passé, comme son père au début du roman devait son nom au roi Arthur ; la fin du récit résonne en écho avec le début, d'où un effet de clôture. D'une génération à l'autre, d'Artus à Alexandre, le référent a changé, tout comme le roman s'est déplacé de Bretagne vers un Sorelois oriental, gouverné par un roi portant le nom traditionnel d'un lieutenant d'Alexandre, Emenidus. Cette clôture généalogique et dynastique reproduit finalement l'évolution du goût, la matière arthurienne cédant le pas à la matière alexandrine, le roi des Bretons étant perçu comme moins historique que le Macédonien, même si tous deux se retrouvent régulièrement rapprochés parmi les Neuf Preux.

Cette fin dynastique de *P2* n'est cependant pas sans poser de question. En effet, juste avant, pendant les fêtes du mariage, a été annoncé un tournoi, assez longuement, et celui-ci, bien qu'il ait été préparé soigneusement, n'a pas lieu dans *P2* et reste en suspens. Le récit malgré sa clôture dynastique reste ouvert. Par ailleurs B. Woledge a rapproché *P2* et *P4*, qui sont de même format (281x195mm), sans miniature, copié sur papier à longues lignes : ils seraient de la même main⁹. *P2* est entrée à la Bibliothèque Nationale de Paris avec la collection Colbert, tandis que *P4* a fait partie de la bibliothèque de Saint-Germain des Prés. La fin de l'œuvre serait à lire non dans *P2*, mais dans *P4*. Les deux volumes s'enchaînent parfaitement sur le plan de la syntaxe et du sens, en reproduisant un texte proche de *A*. Après *P2* qui se termine à la fin du §464 de *A*, *P4* enchaîne sur le début du §465. S'il n'y avait pas de blanc à la fin du dernier folio de *P2*, la succession des deux volumes serait sans problème. Au f^o 5v^o *P4* raconte l'interruption magique du tournoi, comme *A*, puis enchaîne dans la même phrase sur la version longue (« et se partirent ceux du païs du tournoy et s'en alla chascun a son hostel »). Cependant F. Mabriez a noté que les filigranes diffèrent dans les deux volumes et l'identité des écritures est incertaine (par exemple le q à l'initial présente dans *P4*

un déport vers la gauche alors que dans *P2* il descend droit)¹⁰. Même si l'on suppose que les deux manuscrits doivent être rapprochés, leur présentation met en œuvre une fin provisoire dans *P2*, puis enchaîne sur la fin présente dans *A* et *C* (que rien ne vient matérialiser) puis sur la version longue, qui, au milieu d'un folio, est laissée en suspens, au milieu d'une aventure (f° 455 v°) avec un Artus intrigué :

« Ilz trouverent en ceste voye ung chastel, ou il y avoit tant d'or et tant d'argent, que n'est homme qui vint qui le peust espuyser, et avoit grant planté de chevaulx as estables, si ne sceut Artus que panser.»

Comme si la richesse en or et en argent, inépuisable, était symptomatique de l'impossibilité de clore la version longue ; comme si la perplexité du héros préfigurait à la fois celle de l'auteur, ne sachant que faire de son personnage, celle du copiste, confronté à l'inachèvement de sa page, et celle du lecteur, abandonné. Quoi qu'il en soit, il s'agit là, non de la version courte qui nous retient ici, mais de la version longue (présente aussi dans *P5* et *P3*²). La fin de *P2*, elle, bien matérialisée, peut être d'origine et correspondre à une version propre, ou bien être une reconstruction opérée par un copiste en charge d'une version enchaînant le récit de base et sa suite, et soucieux de structurer ses deux volumes : il aurait ainsi isolé une fin pour le premier, fin qui est acceptable effectivement sur le plan de la logique du texte mais qui dans ce cas ne serait qu'une reconstruction tardive.

A et *C*, les deux manuscrits les plus anciens (*T* étant trop mutilé pour qu'on puisse émettre quelque hypothèse que ce soit sur sa fin, les dernières lignes lisibles correspondant au §461 de *A*, au moment de la quintaine, cause du tournoi final, le reste du texte ayant brûlé), poursuivent le récit au-delà de la mention de la naissance du fils d'Artus, Alexandre (§465, f° 142 - §467, f° 143v°b) et racontent le tournoi, annoncé en amont, auquel Artus participe incognito. Dans ces deux manuscrits, le tournoi tourne court. Artus, tout au long de ses aventures, a été aidé par maître Estienne, un clerc enchanteur. Celui-ci observe le tournoi et trouve qu'Artus a la tâche trop difficile. Par magie, il déclenche une fumée noire, qui met fin aux affrontements :

« Si dura tant li chaples qu'il fu pres de basses vespres que cil du païs ne porent riens conquerer sus les François, tant que maistre Estienne ot bien tout le jour veu Artus et s'apensa bien que c'estoit il, et il ot bien veu la grant painne et le grant travail qu'il ot en

⁹ « Les manuscrits du *Petit Artus de Bretagne* », *Romania*, n° 63, 1937, p. 393-397.

¹⁰ *P2* présente le même filigrane tout au long du volume (un cœur avec une croix, que l'on peut rapprocher du n° 4285 de C. M. Briquet (*Les filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier*, Genève Paris, Picard, 1907) tandis que dans *P4* on retrouve certes le filigrane de *P2*, mais aussi et majoritairement une fleur de lys

toute la journée. Si dist en son cuer : « Hé, gentilz chevalier, tu ne puez faillir aus tiens. Mainte hautes personnes sont, s'il fussent en vostre estat, que ja n'en fussent montez a cheval, mes vous avez cuer de gentil homme. Vraiment je ne poroie plus souffrir vostre travail ! » Lors sifla li maistres. Si fist venir au tornoy une si grant fumee que nulz ne vit l'autre. Si furent tuit esbahis dont ce venoit, et ainsi se departirent cil du païs. »

C'est sur cette pirouette magique, étonnante, que *A* et *C* se terminent. La rivalité du clerc et du chevalier, qui joue un rôle important dans *Artus*, se conclut ici par la victoire du premier¹¹, dans une noirceur d'encre, qui rappelle, peut-être, la toute puissance de l'auteur sur son œuvre¹².

Le manuscrit de New York poursuit au-delà de cette fin sur deux folios et présente un nouveau chapitre, marqué par une rubrique et suivi par un blanc sur la colonne a : le tournoi se termine, la victoire est accordée aux Français. Le texte enchaîne sur un discours du père de Florence, qui résume l'histoire et accorde son trône à Artus. La fête dure quinze jours, puis on se sépare. Florence, au moment de quitter son père, s'évanouit de douleur. Le texte se clôt néanmoins sur une note optimiste : « Et ainsi chascun se retourna en sa contree lié et joiant ». Un happy end en quelque sorte, qui ne se trouve dans aucun autre témoin, mais qui est en harmonie avec l'esprit de ce qui précède, décidément joyeux et optimiste¹³.

Les cinq autres manuscrits ont en commun une autre fin, qui poursuit sur environ trois folios, après l'enchantement d'Etienne qui interrompt le tournoi. A la fin du récit, Artus meurt, suivi par Florence et son père : l'épithaphe sur leur tombeau est décrite, ainsi que le destin de Gouvernau et Hector. C'est cette fin que l'on retrouve dans les éditions *E1* (1493) et *E2* (1584) et dans la traduction anglaise du XVI^e siècle de Lord Berners.

Voici le texte de *Vr* :

avec une croix en dessous (voir F. MABRIEZ-ROBIN, *Les versions du XV^e siècle d'Artus de Bretagne : édition des folios 1-229 du manuscrit BnF fr. 19163 et étude littéraire* », soutenue à Rennes 2, en 2011).

¹¹ Voir mes art. « Le maître et la marguerite : les dialogues dans *Artus de Bretagne* (XIV^e-XVI^e siècles) », PH. GUERIN et E. BURON (dir.), *Le dialogue à la Renaissance*, Actes du colloque de Rennes, 15-17 novembre 2007, à paraître en 2015 aux Presses Universitaires de Rennes ; «Epreuves, pièges et plaies dans *Artus de Bretagne*: le sourire du clerc et la violence du chevalier», *La violence au Moyen Age, Senefiance*, n° 36, Aix-en-Provence, 1994, p. 201-218 et «Grandeur et décadence du clerc Estienne dans *Artus de Bretagne*», *Le clerc au Moyen Age, Senefiance*, n° 37, Aix-en-Provence, 1995, p. 167-195.

¹² Voir mon art. « Le noir et la merveille dans les miniatures d'*Artus de Bretagne* (manuscrits BnF fr. 761, Carpentras BM 104, New York Public Library Spencer 34 et Turin Biblioteca Nazionale Universitaria L.III.31) », à paraître dans les actes des deux journées d'étude organisées à Lille et Rennes 2 par A. Latimier, J. Pavlevski et A. Servier, *Merveilleux, marges et marginalité dans la littérature et l'enluminure profanes en France et dans les régions septentrionales (XIIe-XVe siècles)*.

¹³ Voir dans le présent volume l'art. de S. DOUCHET et V. NAUDET, ainsi que mon art. « De la geste au geste: jeux de main et caresses dans *Artus de Bretagne* », à paraître dans les *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, J. TAYLOR (dir.), *Le Roman à la fin du Moyen Âge*.

« Sy dist le conte que Artys ne vesqui que XXXII ans, et adonc trespasa de se siecle et la royne Florence qui tant l'avoit aymé que nul cuer de femme ne pouoit plus amer son seigneur, pour quoy rapporte le conte que son pere mourut [de] joye et elle mourut de dueil, et furent le roy Emenidus et Artus et Florence enterrez tous ensemble et en leurs trois tombes avoit lettres escriptes qui disoient : « Cy gist le roy Emenidus et Artus et Florence sa femme qui menerent si belle vie ensemble et en si grant amour que oncques ne se courroucerent l'un a l'autre ». Or ne fait mye a demander se Gouvernaus et Hector et le maistre menerent grant dueil car ilz le menoyent tel qu'il n'est nul qui n'en deust avoir pitié, mais sus tous autres le faisoit le roy Gouvernaus et en la fin convint il qu'il le laissat a faire et le reconforta Alixandre le filz le roy Artus qu'il luy avoit laissé en garde. Et il fut si maistre de luy qu'il estoit tout maistre et sire de luy et du petit. Mais plus ne parle le conte, ains se taist. »

Cette fin est légèrement résumée dans *Vo* et *L*. Dans les cinq témoins, nous avons une variation autour d'un même dénouement, qui fait mourir Artus à trente-deux ans, c'est-à-dire à un âge qui au Moyen Âge est celui des morts édifiantes (le Christ est mort a trente-trois ans). La fin resserre l'action autour de Florence, enterrée avec son père et son époux, et autour du fils. Prime alors une logique politique marquée par la transmission du trône. L'épithaphe permet de monumentaliser la fin, d'en appeler au souvenir, à la mémoire, par le biais de l'écrit : à ce titre elle peut avoir une vertu métapoétique. Elle rappelle aussi l'engouement de la fin du Moyen Age pour l'art funéraire et en particulier les épithaphes, que la mise en page peut mettre en valeur, comme dans *Ar*, qui comme certaines éditions, en particulier l'incunable de 1493, note l'inscription « Cy gist... » à l'intérieur d'un dessin de tombeau.

Voici donc les cinq fins possibles pour la version dite courte :

- *B, P3^l* : retour d'Artus en Bretagne
- *P2* : fin dynastique et naissance de son fils
- *A, C* : interruption du tournoi par magie
- *Ny* : séparation des combattants dans la joie après le tournoi
- *Ar, Vo, Vr, L, P1* : mort des héros.

Seuls *A, C* et *T* sont du XIV^e siècle, les autres témoins étant plus tardifs. L'hypothèse la plus intuitive est qu'*A, C* et *T* représentent la version originale d'un manuscrit inachevé, raccourcie ou redécoupée dans *B, P2, P3^l* (par un copiste soucieux de clore l'histoire, ou à cause des aléas de la transmission) et allongée dans les autres témoins.

Cependant une constatation m'a troublée. Autour du f^o 123v^o de *A* il existe une zone de turbulences dans la transmission du texte, qui correspond à une articulation forte, scandée

dans *A* par une intervention de la voix conteuse et souvent marquée dans les témoins illustrés par une miniature (ou une place laissée pour une miniature). Si *A* et *C* sont très proches tout au long du roman, c'est là, et seulement là, au f^o 123v de *A*, que *C* présente une longue variante au f^o 138, variante que l'on ne retrouve pas dans les autres témoins (et en particulier elle ne figure pas dans *T*) et qui insiste sur la douleur de Florence assiégée. Cette variante délaie le texte et permet de remplir complètement un folio, avant d'enchaîner, en haut du folio suivant, sur la suite, à nouveau très proche de *A*. Par ailleurs *P1*, *P4* (qui relaie *P2*), *Vo*, *Vr*, *Ar*, et *L* présentent une leçon commune et originale au même endroit : ils mentionnent un espion, absent dans les autres versions :

A C T : « si tost comme Flourence fu venue a la Clere Tour et qu'il la pooit trop legierement prendre »

Vr : « Et si toust qu'elle fust venue a la Blanche Tour et l'en sceut qu'elle vouloit sejourner une piece et que Perdicas vouloit y retraire sa garnison moult grant, si s'em partist une espie et vint a l'empereur d'Inde et dist que Florence estoit a la Clere Tour [suite comme *A* : et qu'il la pooit legierement prendre] »

Cette variante laisse soupçonner un bourdon dans *A*, *C* et *T* (autour de «Tour»), et confirme que cette zone de texte est perturbée.

De plus c'est au f^o 127b, un peu plus loin donc, qu'on a un changement de copiste dans *A*. Entre le f^o 122a et le f^o 127b de *A* se dessine une zone d'instabilité et une césure, au moment où se prépare le siège de la Blanche Tour.

Cette zone de turbulence laisse penser que *A*, *C* et *T* remontent à un modèle commun, commettant un bourdon, et que les copistes de *A* et *C* ont perçu une césure (qui a favorisé le changement de main et/ou de cahier). Au niveau de la tradition manuscrite, il existe donc une zone d'instabilité et elle coïncide, sur le plan littéraire, à un changement très net dans le texte, dans la mesure où commence un récit à tonalité nettement plus épique, autour d'un siège, qui accorde une place plus importante au clerc Estienne, qui se met à jouer le rôle traditionnel de l'enchanteur de chanson de geste et qui éclipse complètement la fée Proserpine, qui disparaît, tandis que de nouveaux personnages apparaissent, comme Brandalon et Floripas et que le texte se nourrit de réécritures épiques¹⁴. Si la première partie repose sur une géographie réaliste, à partir de ce passage, ces repères disparaissent. Autant de traits que l'on retrouve dans la suite développée par *P3*², *P4*, *P5*. On peut alors émettre l'hypothèse qu'il a existé une version première, V. I, qui irait jusqu'au début du siège de la Clere (ou Blanche) Tour, après

¹⁴ Voir mon art. « La présence des chansons de geste dans *Artus de Bretagne*, entre réminiscence et réécriture », M. OTT (dir.), *Le souffle épique. Mélanges Bernard Guidot*, Orléans, Paradigme, 2010, p. 407-414.

le retour d'Artus en Bretagne, et qu'elle aurait été continuée jusqu'au tournoi interrompu par Estienne (ce qui donne la version représentée par *A, C, T*). *B* et *P3^l* ne seraient pas le résultat d'une réduction de la version originale représentée par *A, C, T* : ils seraient des témoins de *V. I*, tardifs certes, mais ne présentant pas la suite de *A, C, T*. *A, C* et *T* continueraient le récit (*V. II*) et le pousseraient jusqu'au mariage et au tournoi qui lui succède, interrompu brutalement. *P2* découlerait d'un témoin de ce type (et c'est sur cette fin qu'enchaîne donne *P4* avec qui il fonctionne peut-être), mais un copiste, déçu par ce dénouement abrupt, a donné une fin simplement dynastique à l'occasion d'un redécoupage en volumes tardif (d'un témoin donnant aussi la version longue) ; *Ny* à partir de cette version *V. II* a conclu le tournoi dans la joie, tandis que *Vo, Vr, L, Ar, P1* représentent une version postérieure allant jusqu'à la mort, et que les suites poursuivent le récit en passant à une nouvelle génération¹⁵.

Cette version *V. I*, qui irait jusqu'au début du siècle de la Blanche Tour comme dans *B* et *P3^l*, n'est pas le résultat d'une réduction de *V. II*, car la césure est déjà marquée dans *A* et *C*. L'hétérogénéité du texte n'est pas une preuve : les récits médiévaux, surtout à la fin du Moyen Âge, aiment à se faire somme et à pratiquer l'interférence générique. Cependant il n'est pas impossible que l'auteur de *V. I* ait été confronté à un double impératif, impossible à satisfaire : d'une part, il a programmé le mariage de Florence et Artus, dès le début ; d'autre part, il a lancé une aventure en Bretagne, à coloration idyllique et résonance arthurienne, entre Artus et Jehanette. Artus n'est certes pas le premier héros de la littérature médiévale à être pris entre deux femmes : Marie de France déjà écrivait un lai sur le sujet. Cependant si Jehanette semble avoir été au début prévue pour disparaître du récit, elle a pris au moment de la composition une place importante. Le roman pouvait dès lors évoluer jusqu'au mariage entre Artus et Florence, prévu dès le début et placé sous la protection d'une fée orientale, ou conduire à l'union en Bretagne d'Artus et Jehanette, la promesse féerique étant appelée à être annulée au profit d'un retour définitif au pays natal. On pouvait hésiter entre un roman d'Artus et Jehanette et un roman d'Artus et Florence. Les catalogues et les allusions à notre texte hésitent entre un roman d'Artus et Florence et un roman d'Artus et Jeannette : René d'Anjou dans *Le Livre du Cœur d'Amour épris* mentionne notre texte et parle d'Artus et

¹⁵ Sur cette version, voir mes art. « *Artus de Bretagne* aux XIV^e et XV^e siècles : du rythme solaire à l'horloge faee, le temps des clercs et celui des chevaliers », F. POMEL (dir.), *Cloches et horloges dans les textes médiévaux*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 221-240 ; « Grandeur et décadence du clerc Estienne dans *Artus de Bretagne* », *Le clerc au Moyen Age, Senefiance*, n° 37, Aix-en-Provence, 1995, p. 167-195 ; « *Artus de Bretagne* du XIV^e au XVII^e siècle: merveilles et merveilleux », E. BURY ET F. MORA (dir.), *Du roman courtois au roman baroque*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 107-121 ; ainsi que l'art. en collaboration avec F. ROBIN-MABRIEZ dans le présent volume.

Jeannette de l'Etang (vers 1457)¹⁶. C'est sous le titre *Artus et Jehanete* que deux exemplaires du roman apparaissent dans les inventaires de Charles V et Charles VI¹⁷. Beaucoup plus tard, chez Delvau, qui a surtout lu le début du récit, Artus épouse Jeannette¹⁸. La version V. I s'arrêterait au retour d'Artus en Bretagne, juste après la mention de la réaction de Jeannette, le premier amour du héros, qu'il a dû abandonner pour raison d'Etat. La version originale du roman se serait terminée sur le retour d'Artus en Bretagne¹⁹ : elle serait restée en suspens, le choix entre les deux figures féminines Florence et Jehanette étant insoluble. Les retrouvailles entre Artus et Jeannette posaient problème et la syntaxe en est peut-être un symptôme : la phrase où la demoiselle accourt retrouver son ami est syntaxiquement problématique dans tous les témoins (excepté *Ar*) : les copistes ont été gênés, certainement parce que le texte de base était peu clair. Ainsi dans *A* :

« Madame, dist Jaquet, il vous salue chierement et monseigneur qui ci est et Jehanete. La fillete, qui acouroit a Jaquet quanques ele pooit pour oïr nouveles d'Artus son ami. – Amis, dist li dus, ou est Artus ? » (f^o 121v^oc).

L'étude des fins, au niveau de la macrostructure, isole donc au sein de la version courte définie par S. Spilsbury, le manuscrit *B*, qui est le seul à présenter, isolée, ce qui pourrait être une première version, inachevée, V. I. Choisir *A* comme manuscrit de base pour une édition reste un bon choix : l'existence de V. I est trop hypothétique pour imposer le choix de *B*, témoin tardif daté des années 1445-1450, comme manuscrit de base. La version représentée par *A*, *C* et *T* est la plus ancienne, et seul *A* n'est pas endommagé. Editer *A* est un choix légitime, à condition de ne pas considérer la version qu'il représente comme « originale », mais comme une version présentant peut-être déjà une suite. L'examen du nom de l'épée d'Artus confirme la nécessité de réévaluer *A*, sans pour autant le rejeter comme manuscrit de base.

II. Le nom de l'épée

¹⁶ Voir mon art. cit. « Le blason du Petit Artus de Bretagne : héraldique et réception arthurienne à la fin du Moyen Âge », C. GIRBEA, L. HABLLOT, R. RADULESCU (dir.), *Marqueurs d'identité dans la littérature médiévale : mettre en signe l'individu et la famille (XIIe-XVe siècles)*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 93-108, en particulier la note 17. Cette version V. I pouvait flatter René d'Anjou: elle se terminait dans ses terres, en Anjou, à Saumur. Par ailleurs en 1453 il épouse Jeanne de Laval : il a pu voir dans Jehanette de l'Estang un double romancé de l'héroïne.

¹⁷ Voir S. SPILSBURY, art. cit., note 4.

¹⁸ Voir dans le présent vol. les art. de F. MAILLET et V. SIGU.

¹⁹ D'autres éléments peuvent confirmer cette hypothèse : dans ce qui correspond à V. I, il est question du fils du roi de Mallogres, du *jone* roi de Majorque, mais à partir du §438 et jusqu'à la fin, il ne sera plus question du fils, mais seulement du roi, systématiquement appelé *roi Alixandre*, ce qui réactive le souvenir du Mécédonien légendaire, surtout quand ce roi baptise et donne son nom au fils et successeur d'Artus (§464,25). Voir l'introd. à mon éd. cit.

L'épée d'Artus est un élément important du récit²⁰ : elle lui est destinée par la fée Proserpine, dans un épisode qui inscrit l'œuvre dans la tradition arthurienne. « Clarence » (A, f° 41) porte un nom qui résonne en écho avec le cri de guerre du roi Arthur, aussi bien dans la suite du *Merlin* de la Vulgate que dans le *Lancelot en prose*²¹ et certains armoriaux, ce qui explique que l'on ait pu confondre notre Artus avec le roi des Bretons²². L'épée apparaît aux f° 13-14 de A qui présente en tout une trentaine d'occurrences de ce nom. Celui-ci reçoit une justification au f° 41v°: « Si fu si clere qu'ele geta merueilleusement grant clarté, et por ce avoit ele non Clarence ». Certains manuscrits ne lui donnent que ce nom, Clarence : c'est le cas dans C, Vr, P3, Ar. En revanche, un autre nom, « Trenchefer », apparaît dans P2, B, Ny et dans A, P1 et Vo, sans que le changement soit justifié. Dans T, les lacunes dues à l'incendie ne permettent que des conclusions de faible valeur : il semble néanmoins que dans les parties conservées le nom « Trenchefer » n'apparaisse pas, les lieux stratégiques où les autres témoins divergent n'étant pas lisibles.

Le nom « Trenchefer » paraît bien sûr particulièrement adapté pour une épée. On le trouve dans *Gaufrey*, une chanson de geste du XIII^e siècle, et il a vraisemblablement pour le public médiéval une résonance épique²³:

« Grifon fu en la presse a pié et sans cheval,
Par le pont tint l'espee luisant comme cristal ;
Flandrine li donna , sa mere la loial ;
Ele ot nom Trenchefer, chen semble Durandal. » (v. 30555-30558)

Cette variation du nom de l'épée permet de rapprocher certains témoins. Dans A, P1 et Vo, « Trenchefer » n'apparaît qu'une fois, au même endroit, qui correspond au f° 69v°c de A, (*Trenchefer la fee A ; Trenchefer fee P1, Trenchelefer Vo*). Dans P2, B et Ny en revanche, « Trenchefer » apparaît plus longuement, entre le f° 48v°c et le f° 69v°c. On peut émettre l'hypothèse que « Trenchefer » est une erreur : « Clarence la fee » peut se lire « Trenchefer » si « Clarence » est noté par une abréviation.

²⁰ Sur cette épée, voir mon art. cit. « Le blason du Petit Artus de Bretagne : héraldique et réception arthurienne à la fin du Moyen Âge ».

²¹ Ed. A. Micha, Paris Genève, Droz, 9 t., 1978-1983, XXXVIII,20 et LXXIa, 23 et 39.

²² Voir D. Hüe (« Un tombeau de Tristan », D. BUSCHINGER (dir.), *Tristan et Iseut, mythe européen et mondial*, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1987, p. 151-165, p. 158) qui s'est étonné de voir le grand roi qualifié de « Petit ».

²³ Ed. F. GUESSARD et P. CHABAILLE, *Gaufrey*, Paris, Vieweg, coll. « Anciens poètes de la France », 1859. Sur *Artus* et les chansons de geste, voir l'art. de V. NAUDET et S. DOUCHET dans ce volume et mon art. cit. « La présence des chansons de geste dans *Artus de Bretagne*, entre réminiscence et réécriture ».

Le nom de l'épée suggère donc un rapprochement entre *A*, *PI* et *Vo*, qui ne commettent l'erreur qu'au f° 69v° d'une part, et d'autre part *P2*, *B* et *Ny* qui la commettent plus longuement, à partir du f° 48v°. Un témoin aurait modifié, au cœur du roman et durablement, le nom de l'épée. Certains manuscrits ont repris cette erreur (*P2*, *B*, *Ny*), d'autres ont résisté, systématiquement. D'autres enfin, la série *A*, *PI*, *Vo*, rectifient sauf ponctuellement au f° 69v°. Etant donné qu'il n'est guère concevable qu'une erreur soit anticipée par un manuscrit qui copie un modèle, on conclut que *P2*, *B* et *Ny* remontent, plus ou moins directement, à un même témoin, qui présente l'erreur sur une large portion de texte, alors que *A*, *PI* et *Vo* ne commettent la même erreur qu'une fois. Pour les autres témoins (excepté *T* pour lequel il est impossible de conclure, étant donné que le passage correspondant aux f° 48v°-69v° a disparu), soit ils remontent à un témoin qui ne commet pas la faute, soit ils corrigent systématiquement l'erreur.

Des témoins qui ne présentent pas l'erreur (*C*, *Vr*, *P3*, *Ar*), seul *C* est du XIV^e siècle, mais il ne saurait être choisi comme manuscrit de base, car il est mutilé, six miniatures ayant été découpées (f° 37, 43, 44, 45, 53 et 161). Par ailleurs, même si la numérotation est continue, il semble manquer un folio entre les folios 27 et 28, ainsi qu'entre les folios 111 et 112, et le folio 14 a été coupé. Les mutilations sont signalées dès 1862 et sont vraisemblablement dues au comte G. Libri-Carruci dans les années 1840²⁴. *C* ne peut donc être choisi comme manuscrit de base. Les trois autres témoins, *P3*, *Vr* et *Ar* sont tardifs.

Ar est un manuscrit copié sur papier au XV^e siècle, à longues lignes, sans miniature ni rubrique. Il présente de très nombreuses fautes. Certains termes, vieillis, n'ont plus été compris (« roisant » f° 12c dans *A* a été rendu par « rousee » ; le « recet » f° 16b devient « recueil » puis « retrait »...) ; les déclinaisons du modèle donnent lieu à des confusions : « li portiers » (*A*, f° 26c) devient « les portiers », ce qui oblige dans la suite de transformer « li portiers » en « un des portiers ». Au f° 43c « une litiere » devient « la terre », ce qui est un non-sens dans cette description d'un lit merveilleux. *Ar* par rapport à *A* hésite entre des parties proches (avec modernisation de l'expression et incompréhensions) et des coupures sélectives, qui conduisent à des résumés par ablation, parfois violente, de propositions ou de groupes, voire à des suppressions de large ampleur, ou des résumés expéditifs, ces diverses pratiques étant réparties irrégulièrement tout au long du volume. L'absence de certains récits, que l'on trouve dans les autres témoins (comme le récit rétrospectif des amours du seigneur de la

²⁴ Voir A- C. LE RIBEUZ, *Écriture et lecture du roman à la fin du Moyen Âge : Le Petit Artus de Bretagne, Meliador, Ysaïe le Triste*, thèse soutenue sous la direction de J. Cerquiglini-Toulet à l'Université Paris IV Sorbonne en 2005, p. 246 et I. BATTEZ, *Patrimoine des Bibliothèques de France*, vol. 6, Paris, Payot, 1995, p. 70.

Lande et de la dame de Roussillon, qui explique l'origine du tournoi de Vienne f^o 17c-25b de A), qui témoigne d'un souci de rendre le récit plus linéaire, confirme qu'il s'agit d'une version modifiée, qui ne saurait être prise comme version de base. Si elle ne commet pas l'erreur sur le nom de l'épée, c'est peut-être que sa source elle-même ne la présentait pas (*Ar* n'étant par ailleurs pas une copie attentive, on peut imaginer qu'elle aurait reproduit l'erreur si son modèle avait été fautif).

P3 est un manuscrit copié sur parchemin au XV^e siècle, écrit sur deux colonnes, de grande taille (302x210mm), et dont la présentation rappelle celle des exemplaires du XIV^e siècle. Il donne une version abrégée de la discussion entre Marguerite d'Argençon et Estienne et supprime en particulier l'exposé encyclopédique. De nombreux passages présentent des abrègements, qui sont des variantes isolées. Il s'agit d'une copie tardive, qui adapte au goût du jour et qui ne paraît pas particulièrement soignée. S'il ne commet pas l'erreur sur le nom de l'épée, c'est peut-être à nouveau que son modèle ne la présentait pas.

Vr est un volume en parchemin, sur deux colonnes lui aussi, avec de nombreux espaces qui témoignent qu'une illustration était prévue mais n'a pas été réalisée. La langue est modernisée (il préfère « tuer » à « occire », « les deux » à « andui »), et le « roysant » de A (f^o 12c), présent dans de nombreux témoins, est devenu le « ray du soleil ». Le texte est assez proche de A, et présente peu de fautes. On peut même se demander si *Vr* ne suit pas un modèle proche de A : au f^o 98a, A note « Artus » au lieu de « Gouvernau », sans corriger. Il est le seul des témoins conservés à commettre cette erreur. A cet endroit, *Vr* corrige « Gouvernaus » en lettres suscrites : le texte figurant en dessous est barré et illisible, mais l'espace pourrait fort bien correspondre à la place occupée par le mot « Artus ». Cette copie, soignée, qui introduit des corrections suscrites souvent pertinentes semble, malgré sa date tardive, un témoin intéressant. Sa tendance à corriger intelligemment laisse supposer qu'il a pu corriger le nom de l'épée s'il était fautif dans son modèle.

En croisant les deux enquêtes, le choix de A comme manuscrit de base se trouve confirmé, mais sa place dans l'histoire du texte doit être révisée. S'il a bien existé une version V. I prenant fin au moment du retour d'Artus en Bretagne (peut-être auprès de Jehanette), choisir le manuscrit A comme manuscrit de base revient à éditer la version I et une suite. Le fait que A ne présente qu'une mention du nom « Trenchefer » et corrige les autres (ce qui n'est pas le cas de *P2*, *B*, *Ny*), confirme qu'il est éloigné du texte originel au moins par deux états : un premier, sans erreur sur le nom de l'épée ; un second se trompant sur ce nom sur un espace textuel plus ample (correspondant au f^o 48v^o-69v^o de A). *B* paraît représenter un état

plus ancien, puisqu'il est l'un des trois témoins, avec *Ny* et *P2*, qui présente la répétition de l'erreur et que sa fin coïncide avec celle de V. I.

Cette reconstruction suggère enfin qu'*Artus* se développe par adjonction de suites, ce qui renvoie plus à l'écriture des romans en vers et en prose du XIII^e siècle qu'aux romans en prose des XIV^e et XV^e siècles, comme *Perceforest* ou *Le Chevalier au Papagaut*, qui sont des récits achevés, conservés dans une unique version. De fait, mon étude de la datation de l'œuvre, poursuivie dans le sillage des travaux de S. Spilsbury, conclut à une composition vers 1299. *Artus* serait donc un avatar tardif du roman cyclique en prose, un roman d'avant la guerre de Cent Ans, féérique et souriant²⁵, qui peut-être se développe ensuite dans une suite V. II qui fait la part belle à la guerre et aux sièges, peut-être au début du conflit : c'est cette version avec suite que l'édition de *A* donnera à lire.

²⁵ Voir dans ce volume l'article de V. NAUDET et S. DOUCHET.